



HAL
open science

Le rôle des images dans la diffusion des savoirs sur les plantes médicinales des Antilles

Christelle Lozère

► **To cite this version:**

Christelle Lozère. Le rôle des images dans la diffusion des savoirs sur les plantes médicinales des Antilles. Karthala, collection Terres d'Amérique. L'usage des plantes médicinales aux Antilles et en Guyane. Les remèdes anciens au fil du temps, sous la direction de François Pagney, 9, pp.37-59, 2015. hal-01947991

HAL Id: hal-01947991

<https://hal.science/hal-01947991v1>

Submitted on 16 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christelle Lozère

Actuellement maître de conférences en histoire de l'art, CNRS UMR 8053 LC2S

Université des Antilles

Département d'Histoire

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Campus de Schœlcher, BP7207,

97275 Schœlcher Cedex

lozerechristelle@yahoo.fr

Cet article, écrit en 2015, fait partie des publications du laboratoire AIHP-GÉODE.

Résumé en français :

La fonction didactique de l'image a conduit l'érudit de toutes les époques à vulgariser les savoirs par l'illustration. Liée à l'enseignement de la médecine et de la pharmacie, la publication des herbiers, sous forme de planches illustrées, apportaient progressivement à l'Europe, depuis les premières explorations, une connaissance de la flore antillaise, jusqu'à alors inconnue. Ce chapitre évoque le rôle et la place des artistes-botanistes dans la diffusion et la popularisation des savoirs. Il rend compte du lien entre la pratique des arts et la science.

Mots clés : Caraïbe, flore, artiste, représentation, science

Summary in English:

The educational function of the picture induced the scholar of all periods to popularize Knowledge through illustration. Linked to the teaching of medicine and pharmacy, the publication of herbariums, in the shape of Botanical illustrations, progressively brought to Europe, since the first explorations, an acquaintance with the Caribbean Flora, unknown so far. The chapter evokes the role and the place of botanical artists in the diffusion and the popularization of knowledge. It accounts for the link between the practice of Arts and Science.

Key words: Caribbean, Flora, Artist, Representation, Science

Le rôle des images dans la diffusion des savoirs sur les plantes des Antilles.

En quête de connaissances empiriques, les scientifiques voyageurs tentèrent de domestiquer la nature pour mieux la comprendre. Dès le XVe siècle, savants ou amateurs éclairés consignèrent et diffusèrent leurs savoirs à travers la publication d'ouvrages encyclopédiques. Dans une même vocation universelle, les chambres des merveilles essayèrent à travers la collection d'artefacts et de produits naturels issus des mondes lointains de « soigner, classer et calmer tous les désordres » du monde.

Les objets de curiosités arrivaient dans les cales des navires en même temps que les crocodiles, les oiseaux du paradis, les plantes ou les coquillages. *Naturalia et exotica*¹ étaient considérés comme des trésors lointains dotés de vertus médicinales ou comme des vestiges de récits merveilleux et légendaires appartenant à des mondes antinomiques : aussi enchantés que barbares. Chaque fragment devenait important, précieux, magique, bénéfique ou maléfique, car il témoignait parfois d'un sentiment de paradis perdu. Ces savoirs constituaient une mise en scène mêlant miniaturisation (échantillon) et totalisation (collection). Dès le XVIIe siècle, Henri IV et Louis XIII encouragèrent les expéditions maritimes et rassemblèrent de prestigieuses collections dans les cabinets royaux et jardins des plantes. Médecins, botanistes, capitaines de navires, commerçants ou artistes rapportaient de missions scientifiques ou commerciales du Nouveau Monde des objets, croquis, produits naturels ou transformés, dans un dessein à la fois scientifique et lucratif. Sous l'égide de l'Académie royale des Sciences (1666), savants et artistes unissaient leurs savoirs et leurs dons en associant les descriptions méthodiques des plantes et des animaux collectés, aux images, observées d'après les modèles vivants, compléments indispensables à l'analyse.

Le premier ouvrage à vocation médicale, consacré entièrement à la représentation graphique de la flore des Antilles, fut publié par le minime Charles Plumier vers 1688, date de son premier voyage diplomatique au service de l'Académie des Sciences dans la Caraïbe. Il était alors accompagné par le médecin et pharmacien marseillais Joseph-Donat Surian, nommé par l'Intendant de marine Begon pour dresser l'inventaire de la flore antillaise.

Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe, avec des plans et des figures de sauvages de ce pays, dessinés, coloriés et décrits par le Père Plumier, imprimé au Louvre en 1694, est un bel ouvrage mêlant l'esthétique à l'érudition. Les légendes s'inspirent largement de *l'Histoire générale des Antilles* (1654) de Jean-Baptiste du

¹ Schnapper, Antoine, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises dans la France du XVIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1988.

Tertre et de *L'Histoire naturelle et morale des Antilles* (1658) de César de Rochefort. D'autres éditions richement illustrées suivront comme *Flore des Antilles ou Histoire générale botanique, rurale et économique des végétaux indigènes aux Antilles, avec planches gravées et coloriées* publiées en 1808 par le Chevalier de Tussac. Sans oublier, bien sûr, le célèbre et ambitieux *Flore pittoresque et médicale des Antilles ou Traité des plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles et portugaises* édité en huit volumes de Michel-Etienne Descourtilz, dévoilé au grand public à partir de 1823.

<i>Auteur</i>	<i>Fonction économique</i>	<i>Titre de l'ouvrage</i>	<i>Type d'ouvrage</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Artiste-Illustrateur</i>
Plumier, Charles (1646-1704)	Religieux, botaniste	<i>Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe. Avec des plans et des figures de sauvages de ces pays</i>	<i>Spécialisé dans la flore antillaise</i>	1688	Charles Plumier
Roques, Joseph (Dr)	Médecin, botaniste	<i>Plantes usuelles, indigènes et exotiques, dessinées et coloriées d'après nature, avec la description de leurs caractères distinctifs et de leurs propriétés médicinales</i>	<i>Ouvrage généraliste ayant des planches illustrées représentant la flore caribéenne</i>	1807-1808	Dr Joseph Roques, probablement
Tussac, François Richard de (1786-1827)	Colon de Saint-Domingue, botaniste et naturaliste	<i>Flore des Antilles, ou Histoire générale, botanique, rurale et économique des végétaux indigènes des Antilles, et des exotiques que l'on est parvenu à y naturaliser</i>	<i>Spécialisé dans la flore antillaise</i>	1808-1827	Turpin et Poiteau
Descourtilz, Michel-Étienne (Dr)	Médecin, botaniste	<i>Flore médicale des Antilles, ou Traité des plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles, portugaises</i>	<i>Spécialisé dans la flore antillaise</i>	1821-1827	Jean-Théodore Descourtilz
Chaumeton, François Pierre (1775-1819), Poiret, Jean-Louis-Marie (1755-1834)	Médecin, botaniste	<i>Flore médicale</i>	<i>Ouvrage généraliste ayant des planches illustrées représentant la flore caribéenne</i>	1833	J. Turpin
Réveil, Oscar (1821-1865); Dupuis, Aristide; Gérard, Frédéric	Médecin, botaniste	<i>Le Règne végétal divisé en traité de botanique générale, flore médicale et usuelle, horticulture botanique et pratique... histoire biographique et bibliographique de la botanique</i>	<i>Ouvrage généraliste ayant des planches illustrées représentant la flore caribéenne</i>	1864-1869	Édouard Maubert

Dujardin-Beaumetz, Georges (1833-1895)	Médecin, biologiste, botaniste	<i>Les plantes médicinales indigènes et exotiques leurs usages thérapeutiques, pharmaceutiques et industriels avec 1034 figures dans le texte</i>	<i>Ouvrage généraliste ayant des planches illustrées représentant la flore caribéenne</i>	1889	Lefèvre-Pini
Py Athanase	Professeur de botanique	<i>Flore des Antilles</i>	<i>Spécialisé dans la flore antillaise</i>	1892	Py Athanase
Losch Friedrich (Dr)	Médecin, botaniste	<i>Les Plantes médicinales, atlas colorié des plantes médicinales, atlas colorié des plantes (86 planches)</i>	<i>Ouvrage généraliste ayant des planches illustrées représentant la flore caribéenne</i>	1908	Dr Losch Friedrich, probablement ou non spécifié

Tableau 1 : Ouvrages contenant des planches de botanique sur la flore des Antilles et de Saint-Domingue. Époque de la colonisation.

De nombreuses questions se posent sur ces « artistes-voyageurs-botanistes » : quel est le cheminement poursuivi depuis leurs formations jusqu'à leurs ambitions ? Quel rôle ont-ils joué dans la connaissance actuelle de la flore et de la faune antillaise ?

Qui se cache derrière les signatures des somptueux vélin représentant les plantes de la Caraïbe, popularisant ainsi par l'image les vertus et les usages des exotiques ananas, pommes de cannelle, tabac, courbaril, goyave, corossol, cannes à sucre ou fleurs de passion ?

Ces artistes, sont-ils des peintres-voyageurs ou sont-ils de simples exécutants dans l'ombre du savant ? Sont-ils reconnus dans le milieu artistique académique de leur temps ? Ont-ils reçu aussi une formation scientifique ou sont-ils des scientifiques formés à l'art du dessin ? Le tableau 1 révèle que certains de ces artistes ont vécu à la même époque. Il faut donc s'interroger aussi sur leurs liens, se questionner sur leurs cercles sociaux afin éventuellement d'établir des connexions.

Ce chapitre, consacré à la fonction des images du XVIIe au XIXe siècle, parle du rôle et de la place de ces peintres-savants et de ces savants-peintres dans la diffusion et la vulgarisation des savoirs. Il évoque les raisons qui ont poussé certains de ces individus à s'embarquer, souvent dans le cadre d'une mission diplomatique, en direction de la Caraïbe. Par leurs œuvres, leurs regards et leurs sensibilités, tous ces artistes ont laissé une trace dans l'histoire et ont nourri, enrichi l'histoire de l'art. La qualité esthétique des planches botaniques étudiées, véritables œuvres d'art autonomes, contribue encore à éveiller notre imaginaire. Comme les écrits, les images fixées sur le papier sont des témoignages du passé et nous renvoient à notre connaissance du présent. Elles sont toujours de formidables objets de savoirs et de contemplation.

Les images : objets de savoirs

Les images, qu'elles soient naturelles, artificielles ou conceptuelles, font partie intégrante de notre quotidien. Plus que le texte, elles font appel à notre mémoire, à notre affectif. Elles permettent de susciter notre imagination, rendant plus sensibles ceux qui les regardent. De nombreux théoriciens de l'art et philosophes ont montré le pouvoir des images sur le récepteur, le spectateur.

La fonction didactique, pédagogique des images a conduit les érudits de toutes les époques à vulgariser les savoirs par l'illustration. Particulièrement à l'époque moderne, l'artiste et le scientifique ont toujours travaillé ensemble. Parfois, leurs capacités à reproduire le réel les a fait se confondre car tout bon scientifique recevait une excellente formation de dessinateur et vice versa, tout bon artiste académique avait une solide formation en science (notamment pour représenter l'anatomie ou pour les sciences naturelles). Ainsi, au sein de l'Académie royale créée en 1648 sous la Régence d'Anne d'Autriche, on parlait déjà de savants-peintres.

Mais en quoi, les peintres-savants ou les savants-dessinateurs ont joué un rôle dans la diffusion des savoirs sur les plantes médicinales des Antilles ?

Liés à l'enseignement de la médecine et de la pharmacie, les herbiers et leurs publications, sous forme de livres illustrés, apportèrent progressivement à l'Europe des premières explorations une connaissance de la flore tropicale, jusqu'alors inconnue. La recherche et l'acclimatation des plantes exotiques à vocation commerciale et médicinale, entraînèrent une activité intense en particulier dans les ports. La domestication des spécimens collectés aux quatre coins du globe fut entreprise dans des jardins botaniques. Ainsi, le XVII^e siècle vit naître le Jardin royal des plantes médicinales à Paris, créé par Guy de La Brosse en 1635. D'autres jardins médicaux comme celui de Montpellier en 1593 ou celui des Apothicaires de Nantes en 1688, virent le jour. La Révolution rebaptisa le Jardin du Roi en Muséum d'Histoire Naturelle. Il est souvent représenté sur vélin en couleurs, en grand format sur un fond neutre avec de nombreux détails et parfois des coupes botaniques.

L'approche théorique des plantes passait obligatoirement par leurs dessins selon des méthodes très précises de représentation. Des artistes formés aux sciences naturelles animèrent les textes d'érudition de planches illustrées grâce à une observation méthodique, d'après des modèles vivants, vulgarisant peu à peu les savoirs. Insérées dans le texte, les gravures sur bois employaient le talent des meilleurs dessinateurs et graveurs du royaume. À partir du XVII^e siècle, les images devinrent des œuvres d'art autonomes, réalisées souvent par les plus excellents peintres de fleurs, membres reconnus de l'Académie royale de peinture (ce fut le cas de Redouté, Pancrace Bessa)². Les plantes étaient représentées souvent en couleurs, en grand format sur un fond

² Félibien et la mise en place d'une hiérarchie des genres, 1663.

neutre, sur du vélin, avec de nombreux détails et parfois des coupes botaniques. De plus en plus esthétisée, l'illustration prit parfois le dessus sur le contenu scientifique, comme en témoigne l'ouvrage de Charles Plumier (image 1.).

Parmi ces artistes formés aux sciences naturelles, peu furent réellement des artistes-voyageurs. Les jardins botaniques publics ou privés, dont le rôle est fondamental dans l'histoire des sciences occidentales, permirent dès le XVII^e siècle à des peintres académiques de dessiner d'après étude sur le motif des plantes exotiques sans réellement quitter leurs ateliers parisiens. Le lithographe mondain, Pierre Joseph Redouté, « peintre des reines », spécialiste de la flore, ne s'est jamais rendu en Amérique méridionale. Pourtant, il dessina des planches représentant des heliconia, des ananas, des bananiers avec une exactitude scientifique. Chargé en 1793 avec son frère de perpétuer la collection des vélin du Musée d'Histoire Naturelle, ses œuvres furent artistiques avant d'être scientifiques : le commentaire étant ajouté par un botaniste après la réalisation. Comme son rival, Pancrace Bessa, illustrateur de l'*Herbier général de l'Amateur* en 1810, Redouté faisait partie d'un cercle privilégié, fréquentant les Salons artistiques et savants. Ses œuvres, sous l'Empire, répondaient au goût pour l'exotisme, esthétique alors florissante après le voyage en Égypte, en quête de nouveaux répertoires stylistiques.

D'autres planches témoignaient d'une réelle démarche scientifique, celle d'inventorier l'ensemble de la flore du globe pour en étudier les usages et les propriétés médicinales. Ces publications étaient alors dirigées par des universitaires faisant appel à des illustrateurs. Dans son ouvrage spécialisé, le Dr Joseph Roques, ancien médecin des hôpitaux militaires, publiait en 1809 les *Plantes usuelles, indigènes et exotiques, dessinées et coloriées d'après nature, avec la description de leurs caractères distinctifs et de leurs propriétés médicales*, à des fins thérapeutiques et encyclopédiques (tableau 1). Ouvrage généraliste, il consacrait de nombreuses pages à la flore exotique de l'Amérique : les vertus du sapotillier, de l'avocatier, du calebassier, du sucre officinal, cultivés dans la Caraïbe, sont décrites en détail. De plus, les dessins aux traits précis et délicats, noir et blanc ou en couleurs, donnaient de la pertinence et de la véracité aux textes. Ainsi, le biologiste Georges Dujardin-Beaumetz publiait en 1889 *Les plantes médicinales indigènes et exotiques leurs usages thérapeutiques, pharmaceutiques et industriels avec 1034 figures dans le texte* (tableau 1). Afin de conserver la vocation première de l'ouvrage de Dujardin-Beaumetz, les dessins des plantes étaient en noir et blanc et discrètement intégrés dans le texte tandis que les planches en couleurs étaient placées en annexes. Dans un souci d'allier esthétique et érudition, les illustrations colorées étaient animées par des scènes pittoresques. Par exemple, pour imager les vertus médicinales de la banane, l'illustrateur A. Lefèvre Pini représenta un cabri paissant au pied d'un bananier (tableau 1). Cette mise en page éditoriale permettait de populariser par des images attractives, des ouvrages aux contenus savants et peu accessibles au grand public.

Des artistes à la découverte de la flore caribéenne

Mais certains artistes-botanistes passionnés embarquèrent sur les navires, ne se contentant pas de la simple observation des plantes dans un herbier ou dans un jardin botanique. Les voyages naturalistes se multipliant du XVIIe au XIXe siècle, ils déclenchèrent un déferlement de nouveaux savoirs et un flux de planches d'herbiers trop nombreux pour être tous dessinés, puis gravés. Les récits des premiers découvreurs, enrichis parfois de gravures pittoresques réalisées dans les ateliers parisiens, enflammèrent très vite l'imagination des Européens. L'étude des « sauvages », des animaux, des plantes et autres « curiosités » issus des mondes lointains rendait compte des désordres du monde. Le regard des occidentaux se nourrissait de ces curieuses images, rapportées des quatre coins du globe, façonnant les discours et les imaginaires. Ainsi, le siècle des Lumières fut l'âge de l'or de l'illustration botanique, avec des ouvrages de plus en plus esthétisés, magnifiquement illustrés.

C'est ainsi qu'Albert Eckhout, artiste peintre néerlandais, fit découvrir aux Européens la faune et la flore brésilienne. Faisant partie de l'équipe constituée par Willem Piso sur l'ordre du gouverneur-général du Brésil Johan Maurits van Nassau-Siegen, il travailla aux côtés de Frans Post. Ces œuvres seront offertes à Louis XIV par de Nassau-Siegen. Elles serviront à la réalisation de tapisseries par la Manufacture des Gobelins.

Matthäus Merian, naturaliste et artiste peintre d'origine allemande, fit un grand voyage au Surinam en 1699 afin d'étudier avec sa fille la faune et la flore tropicale. Sa fille Anna Maria Sibylla Merian publiera à Amsterdam en 1705 son célèbre *Metamorphosis insectorum Surinamensium*. Ses planches - aujourd'hui considérées comme des chefs-d'œuvre - eurent une influence considérable sur les arts décoratifs européens.

En France, ce furent des hommes d'Église qui rapportèrent les premières images des populations, de la faune et de la flore caribéenne. Jean-Baptiste Du Tertre, Charles de Rochefort, Jean-Baptiste Labat, Charles Plumier, Louis Éconches Feuillée, Nicolson. Ils partageaient tous une même passion pour l'Histoire Naturelle, science alors en pleine effervescence. Le Père Plumier fut le premier à être envoyé dans le cadre d'une mission scientifique pour ses talents de dessinateur. Formé à Rome à l'art du dessin et de la sculpture, il avait aussi de solides connaissances dans la botanique médicale. Au cours de ses trois voyages diplomatiques aux Antilles, il dessina plus de 6000 plantes gravées au trait, entre 1688 et 1703. Ces planches, qui furent rééditées en 1985, sont considérées aujourd'hui comme de réelles œuvres d'art (image 1). À Saint-Domingue, le Père missionnaire dominicain Bartholomaeus Nicolson, dont il existe très peu de sources biographiques, publia en 1776 son *Essai sur l'Histoire naturelle à Saint-Domingue*. Il les agrémenta d'une dizaine de planches de botanique en taille-douce. Il avait alors

passé quatre ans dans la Caraïbe, de 1769 à 1773. Son éditeur parisien fit appel au talent du graveur Jean-Guillaume Moithey l'aîné, peintre de vases pour la réalisation des planches illustrées³.

D'autres scientifiques-voyageurs privilégièrent le texte d'érudition à l'illustration. Ce choix éditorial eut probablement pour défaut de rendre certains travaux de qualité moins abordables par le grand public européen, avide d'images didactiques et esthétiques.

Le botaniste Jean-Baptiste René Pouppe-Desportes était resté seize ans à étudier la flore de Saint-Domingue. Médecin du Roi, il fut envoyé en 1732 au Cap français. Correspondant de l'Académie des Sciences, à partir de 1738, il se fit connaître pour ses recherches sur l'Histoire Naturelle et médicale de l'île. Mort au quartier Morin en 1748 d'une maladie tropicale, il laissera une importante œuvre posthume en trois volumes, *Histoire des Maladies de Saint-Domingue, Traité ou abrégé des plantes usuelles à Saint-Domingue*, qui sera publiée vingt-deux ans après sa mort, en 1770. Le troisième volume était entièrement consacré à la botanique, un inventaire des plantes indigènes et de leurs usages médicaux et économiques. Ne présentant aucune illustration, l'ouvrage apparaît pour l'encyclopédiste Michaud en 1852 comme un simple catalogue, une compilation d'informations. Ce manque d'iconographie rend encore l'ouvrage de Pouppe-Desportes beaucoup moins attrayant que les Traités de Plumier, du comte de Tussac ou de Descourtilz, aujourd'hui plus célèbres car ces trois naturalistes ont privilégié des éditions de luxe abondamment illustrées.

Un cercle de botanistes à Saint-Domingue

Quatre destins d'artistes et de savants se croisèrent et se lièrent, à la fin du XVIIIe siècle, autour du Jardin botanique du Cap-Français, lors des épisodes révolutionnaires conduisant à la libération de Saint-Domingue. Chacun de ces hommes : Pierre-Antoine Poiteau, Pierre-François Turpin, le Comte de Tussac et Michel-Etienne Descourtilz, partagèrent - à un moment où les événements historiques n'étaient favorables ni à la contemplation esthétique ni au déterminisme des savoirs naturels - un même engouement pour la botanique médicale caribéenne. Qui sont ces personnages ? Quelles sont les raisons qui les ont amenés à se rencontrer à Saint-Domingue, entre 1794 et 1800 ? Quels impacts auront leurs voyages dans la diffusion des savoirs sur les plantes antillaises ?

Commençons par le jardinier du Roi : Pierre-Antoine Poiteau. Il est né en 1766 près Soissons. Son père est décrit comme un simple batteur en grange illettré. Apprenti

³ Il s'agit probablement du graveur Jean-Guillaume Moithey, l'aîné. Il semblerait qu'il y ait eu une confusion dans certaines publications avec Pierre-Joseph Moithey, célèbre graveur parisien (né en 1760).

jardinier, il quitte sa région natale pour Paris où il postule en 1790 au Jardin des Plantes comme « garçon-jardinier ». Très rapidement remarqué par Jean-André Thouin, il est nommé, deux ans plus tard, chef de l'école de botanique. Puis il est envoyé à Bergerac pour y établir une manufacture d'armes et un jardin botanique, entreprise qui échoua pour des raisons financières. Sans travail, il accepte à 29 ans un poste de jardinier au Jardin du Roi du Cap, à Saint-Domingue, en 1794.

Le Jardin du Cap, situé près de l'Hôpital militaire, souffrait depuis des années d'une mauvaise gestion et d'une succession de directeurs découragés par les difficultés de la vie dans la colonie. La richesse de la flore de Saint-Domingue et son potentiel médicinal et économique attireront tout le long du XVIIIe siècle de nombreux voyageurs : le Père Nicolson, Pouppe-Desportes, Edme Jean-Antoine d'Orval Dupuget, Descourtilz ou encore Jean-Baptiste Leblond. Intégrée dans les usages quotidiens, la connaissance des plantes médicinales constituait alors un enjeu de survie pour les autochtones et un incroyable vivier d'expérimentation pour les scientifiques.

Les troubles consécutifs aux événements révolutionnaires font que l'armée est envoyée sur place. Poiteau, n'étant plus rémunéré comme jardinier, sera employé comme dessinateur dans l'administration militaire. Il fait alors la connaissance d'un jeune sergent, engagé volontaire : Pierre-Antoine Turpin. Celui-ci, né à Vire en 1775, avait reçu localement une solide formation à l'art du dessin avant de s'engager dans une carrière militaire. Une amitié se noue entre les deux hommes, qui partagent la même passion pour la botanique. Comme nous l'apprennent ses nombreuses notices biographiques, Turpin revint en France avec le bataillon du Calvados dans lequel il était incorporé. Quelque temps après il demanda à retourner à Saint-Domingue ; il prit part au siège de Jacmel et parvint ensuite à se faire réclamer comme dessinateur par Sorel, ingénieur en chef à Port-au-Prince. Après un séjour de quelques mois dans cette ville, il retrouva Poiteau au Cap-Français, qui le remit en relation avec Stevens, Consul général des États-Unis d'Amérique à Saint-Domingue. Grand amateur de plantes, le Consul les employa pendant une année à l'étude de la flore de l'île de la Tortue. Ils recueillirent de nombreux renseignements sur les vertus médicinales des plantes. Au cours de leurs expéditions dans la Caraïbe, les deux hommes bénéficièrent du soutien du Chevalier François Richard de Tussac, « colon de Saint-Domingue », résidant depuis seize ans dans la colonie.

Loué à plusieurs reprises dans *Le Voyage d'un naturaliste* par le Dr Michel-Etienne Descourtilz, le Chevalier de Tussac apparaît dans le récit du célèbre voyageur comme un homme influent et amateur de botanique médicale, rédigeant avec passion depuis une dizaine d'années des précieux manuscrits illustrés d'après nature (en partie par Turpin et Poiteau) sur la Flore des Antilles. Probablement conservateur du jardin du Cap-Français, il accueillera le jeune diplômé en médecine, lors de son voyage à Saint-Domingue de 1799-1803 et l'introduira dans son cercle d'érudits.

Poiteau, Turpin, de Tussac et Descourtilz fuiront les évènements dramatiques qui secouèrent Saint-Domingue. Après diverses tribulations dont un séjour aux États-Unis pendant lequel ils rencontrent Humbolt et Bonpland dont ils illustrent les planches botaniques du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* Poiteau et Turpin revinrent en 1802 en France et se retrouvèrent au Muséum d'Histoire Naturelle. Ils deviendront les plus célèbres artistes de fleurs de leurs époques et auront pour collègues Redouté et Pancrace Bessa.

Le Chevalier de Tussac, quant à lui, contraint de quitter son île, se réfugia en Jamaïque avant de retourner à Paris.

Enfin, Descourtilz tenta d'ouvrir un Lycée colonial au Cap, mais en danger de mort à Saint-Domingue, il fut sauvé « miraculeusement » des insurrections des esclaves, « grâce à un nègre qu'il avait traité dans une maladie (Galerie Historique, 1818, p. 178) ». Il est alors réquisitionné comme médecin de l'armée noire de Dessalines, puis parviendra à se sauver dans l'évacuation de la Crête-à-Pierrot. Après de multiples péripéties, narrées par ses biographes contemporains, il sera de retour en France, en 1803. Il accepte alors un poste de médecin à l'Hôtel-Dieu à Beaumont, dans sa région natale.

Ces quatre hommes - Poiteau, Turpin, De Tussac et Descourtilz - qui ont tous rapporté des souvenirs et d'importantes collections, se retrouveront à Paris quelques années plus tard pour sceller à nouveau leurs destins.

Du voyageur au spécialiste : l'art de publier

Que représentait le voyage dans la Caraïbe pour un amateur éclairé et passionné ? Très probablement, il constitua pour les plus doués ou pour les plus ambitieux un formidable tremplin pour l'avenir, une opportunité et certainement une reconnaissance, une valorisation de leurs savoirs par les Sociétés Savantes.

Grâce à leurs récits, aux objets collectés ou à leurs dessins croqués sur nature, les voyageurs -qu'ils soient scientifiques ou artistes - témoignaient d'une expérience, d'une vérité et rapportaient aux Européens crédules et avides de connaissances, des images et des témoignages inédits. L'image rapportée des mondes lointains (un échantillon, un objet, une plante, un dessin, etc.) créditaient le savoir du voyageur, car il était allé en terre sauvage, il avait vu, il avait vécu, et surtout, il avait des preuves qui légitimaient son témoignage. À son retour en Europe, il passait du statut de simple voyageur parfois presque anonyme (comme Poiteau ou Turpin) à celui de spécialiste des savoirs coloniaux ou des images issues des colonies. La publication attestant de découvertes scientifiques ou l'exposition au grand public des objets collectés (un herbier, une collection ethnographique, par exemple) constituaient alors une consécration.

Ainsi, en témoignant par l'écriture de leurs expériences en terre coloniale quelques années après leur retour, Poiteau, Turpin, de Tussac et Descourtilz père furent considérés par leurs contemporains comme les grands spécialistes de la botanique caribéenne.

Dès leur arrivée en France, les jeunes Poiteau et Turpin perfectionnèrent leur maîtrise du dessin chez le plus talentueux peintre du Muséum d'Histoire Naturelle du début du XIXe siècle : l'excellent Gérard van Spaendonck (1746-1822), miniaturiste, professeur de peinture florale au Jardin des Plantes depuis 1780 et occupant la chaire d'iconographie naturelle au Muséum national d'Histoire Naturelle à partir 1793. Parmi ses élèves les plus doués, on trouve cités par ses biographes : Pierre-Joseph Redouté, Pancrace Bessa, Pierre-Antoine Poiteau, Pierre Jean François Turpin, Jean-Théodore Descourtilz fils, Antoine Chazal ou encore Jan-Frans van Dael. Collaborant avec les plus célèbres érudits de l'époque, tous ces artistes botanistes contribueront par leurs œuvres aux graphismes et aux coloris exceptionnels, au développement et à la vulgarisation par l'image des sciences naturelles et médicinales, dans la première moitié du XIXe siècle.

Reconnus en tant que célèbres peintres de fleurs dans les salons parisiens, spécialistes de la représentation graphique de la flore exotique, Poiteau et Turpin, qui avaient gardé un lien avec le Chevalier de Tussac - leur ancien protecteur à Saint-Domingue - furent choisis par celui-ci pour réaliser en 1808 dans une version de luxe illustrée de planches de botanique artistiques, une sorte d'encyclopédie de la *Flore des Antilles ou Histoire générale des Antilles* (tableau 1). Dans cet ouvrage présenté et dédié à la créole Joséphine de Beauharnais, « Impératrice et Reine », de Tussac qui pourtant reconnaît dans son *Prospectus* n'être qu'un simple amateur passionné de botanique, remercie ses Pères. Il crée ainsi une filiation avec d'autres savants, place son nom dans l'histoire des sciences et évoque les nombreux dangers auxquels il s'est exposé au nom de la découverte scientifique. Pour justifier sa démarche, il évoque ses dix-huit années passées à Saint-Domingue, qui le place dans son discours en véritable spécialiste de la flore caribéenne et de ces usages.

De Tussac bénéficiait alors d'un climat favorable à la publication scientifique illustrée. Le XIXe siècle marquait en effet le triomphe de celle-ci avec le développement d'une édition de luxe et l'apparition de nouvelles techniques comme la lithographie (1797, Senefelder), la gravure au pointillé et celle du bout de bois, permettant de rendre dans le moindre détail le travail des dessinateurs. Vulgariser les savoirs par de somptueuses planches illustrées répondait, particulièrement dans ce siècle, à une volonté des maisons d'édition de toucher un public qui n'était pas purement universitaire, mais un public érudit plus large, autant amateur d'art que de sciences.

« Nous nous empressons d'annoncer à nos lecteurs la fin de ce magnifique ouvrage, entrepris il y a 20 ans sous les plus heureux auspices, et continué avec un zèle et une persévérance d'autant plus dignes d'éloges, que son exécution ne s'est point ressentie du changement des circonstances favorables dans lesquelles M. le chevalier de Tussac s'était d'abord trouvé, et qu'il n'a pu soutenir cette entreprise qu'au prix des plus grands sacrifices. La beauté de l'impression et du papier, celle des planches, gravées sur les dessins de M. Turpin, font de cet ouvrage un ornement des plus riches bibliothèques; et le botaniste, l'horticulteur surtout, comme le simple amateur, trouveront dans ce beau livre une réunion rare des plus belles plantes, des fleurs les plus magnifiques et des fruits les plus remarquables du nouveau continent, représentés avec autant de vérité que de talent et dans tout l'éclat et la richesse qu'offre la végétation des climats du tropique (Delafosse, (dir.), 1828, p. 430). »

Dans *Flore des Antilles*, le Chevalier de Tussac expliquait d'ailleurs clairement que son ouvrage était destiné à la fois à faire avancer les sciences médicales et à la fois à permettre aux artistes (qu'ils soient peintres, graveurs, tapissiers ou ébénistes) de trouver de nouvelles essences tinctoriales, de nouvelles propriétés aux pigments naturels, de mieux connaître les propriétés des bois exotiques, de trouver de nouvelles sources d'inspiration (image 2).

Déjà en 1802, le capitaine Jean Barré Saint-Venant, colon de Saint-Domingue, soulignait l'extraordinaire potentiel économique de la flore caribéenne, dont l'exploitation par les Français, déclarait-il, dans son ouvrage *des colonies modernes sous la zone torride*, pourrait être utile à la fois au développement de la médecine et à l'enrichissement des arts.

« Nous foulons aux pieds des milliers de plantes que nous ne connaissons pas ; Quelques-unes d'entre elles sont peut-être précieuses pour la médecine et pour les arts ; quand on n'en découvrirait que quelques-unes ce serait une acquisition très précieuse qui compenserait les frais d'un pareil établissement (Barré Saint Venant, J., , 1802, p. 441-442). »

Le succès de *Flore des Antilles* du Chevalier de Tussac encouragea probablement le jeune médecin Michel-Etienne Descourtilz à présenter au public son propre récit de voyage dans la Caraïbe en 1809. Dans un rythme trépidant et haletant, *Voyages d'un naturaliste et ses observations faites sur les trois règnes de la Nature*, est écrit comme un journal intime romancé et illustré de gravures colorées et pittoresques, évoquant les circonstances de son départ pour Saint-Domingue pour des raisons familiales. Il décrit aussi les différents contacts avec les populations locales dans un climat révolutionnaire tendu et violent, ponctué de fuites et de peurs et son apprentissage dans les sciences tropicales.

Mettant en avant sa curiosité et sa rigueur dans le travail, il rend compte dans son récit avec beaucoup de précisions de ses observations méthodiques de la flore

caribéenne, et de ses échanges avec les grands naturalistes locaux, particulièrement le Chevalier de Tussac. Non seulement cette publication répondait au goût pour la littérature de voyage qui trouvera au XIXe siècle, avec l'expansion coloniale, un essor considérable, mais Descourtilz se plaçait comme l'un des spécialistes de la botanique médicale tropicale.

En 1809, Michel-Etienne Descourtilz était toujours médecin à l'Hôtel-Dieu à Beaumont. Cinq ans plus tard, il s'installait à Paris, après avoir obtenu officiellement le grade de docteur. Membre puis Directeur de la Société Linnéenne de Paris, il publiera des ouvrages spécialisés comme un *Manuel indicateur des plantes usuelles des Antilles* (non daté) ; en 1810, un *Code du Safranier* ; et, en 1816, un *Guide sanitaire des voyageurs aux colonies*.

En 1821, il dédie au Roi Louis XVIII, dans une version luxueuse et abondamment illustrée de planches de botanique coloriées au pinceau (600 planches), son célèbre *Flore pittoresque et médicale des Antilles ou Histoire naturelle des Plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles et portugaises* en huit volumes (tableau 1).

De la même manière que *Flore des Antilles* du Chevalier de Tussac, qui était toujours en 1821 en cours de publication, *Flore médicale des Antilles* de Descourtilz s'adressait autant aux scientifiques, qu'aux artistes-peintres. Ce dernier présentait son ouvrage comme un complément de celui de son maître de Tussac, dans une version au prix plus modéré et dont le contenu était davantage axé sur l'usage des plantes des Antilles dans la médecine coloniale.

« *La Flore médicale des Antilles* est un ouvrage absolument neuf, qui intéresse les médecins, les peintres, les amateurs, et plus particulièrement les propriétaires des colonies françaises, anglaises, espagnoles et portugaises. Au moyen de figures scrupuleusement dessinées, et gravées avec soin, le médecin y trouvera les analogues des espèces d'Europe; Il évitera les méprises, et utilisera, sous le ciel qui les voit naître, des plantes convenables au traitement des maladies, préférables à celles qui arrivent par mer, souvent privées, par les avaries, d'une partie de leurs vertus, et qu'il est impossible de se procurer en temps de guerre, faute de communications. Le peintre y rencontrera des végétaux jusqu'à présent inconnus, dont il pourra faire revivre sur la toile les brillantes couleurs⁴. ».

Jean-Théodore Descourtilz, le fils, fut chargé de la représentation graphique et colorée au pinceau des plantes dessinées sur nature, dix-huit ans plus tôt, par son père. Élève du peintre van Spaendonck, il fréquenta probablement le cercle social de Poiteau, Turpin et Redouté. Introduit par son père qui lui offrit la chance de se faire remarquer à 25 ans comme artiste-savant, il illustrera avec succès et reconnaissance *Flore médicale des Antilles* de 1821 à 1829 (image 3). Complétant sa formation par des études

⁴ *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la politique, les sciences, l'industrie et les beaux-arts*, Paris, tome XI, p. 376.

d'entomologie, il publia en 1825 une étude sur les coléoptères, fortement critiquée dans le milieu scientifique. Un an plus tard, en lien avec la Société Linnéenne de Paris, il quitte la France pour le Brésil où il deviendra l'un des plus talentueux illustrateurs et ornithologues brésiliens.

L'image de la plante tropicale dans le quotidien des Français

Grâce à ces artistes-voyageurs, l'image du bananier, goyavier, calebassier, sucre officinal, tabac, cultivés dans l'espace caribéen et ailleurs, plantés et expérimentés dans les jardins botaniques pour en étudier leurs vertus, entrait très progressivement dans l'imaginaire et les usages des Occidentaux. L'exotisme des plus belles plantes tropicales inspira de nombreuses artistes, enrichissant ainsi le répertoire stylistique des beaux-arts et des arts décoratifs, particulièrement dans un contexte où l'exotisme, esthétique qui se développe à partir du XVIIIe siècle, s'affirme au XIXe siècle et va toucher particulièrement la peinture et les arts mobiliers. Les représentations graphiques des plantes, leurs vertus et leurs usages entraient peu à peu dans les intérieurs bourgeois des Européens.

L'exemple de l'ananas, aux vertus dites rafraîchissantes et même abortives, est particulièrement intéressant. Il est qualifié dès le XVIIe siècle de « roi des fruits » par Jean Baptiste Du Tertre car écrit-il, « Dieu lui a mis une couronne sur sa tête. ». Symbolisant sa suprématie, l'homme d'Église le place au centre de sa planche consacrée à la flore des Antilles⁵. Autour de la reine des plantes exotiques gravitent pour Du Tertre toutes les autres plantes tropicales comme la goyave, pomme de momins, la pistache, karatas ou encore la banane (image 4). Ce même statut royal sera repris par Charles Plumier, qui consacra à l'ananas de nombreuses planches tout en s'enthousiasmant de sa primauté sur les autres végétaux et de sa beauté esthétique. Sa culture en Europe deviendra, aux XVIIe et XVIIIe siècles un véritable enjeu économique et symbolique entre nations. Les Hollandais le firent connaître, sous forme confite, en Europe, et ils furent les premiers à le cultiver en serre, à Leyde. En France, on tenta de faire pousser des plants à partir de 1702, et Louis XIV le fit cultiver à Choisy-le-Roi pour agrémenter Madame de Maintenon, sa maîtresse, qui avait vécu six ans, dans son enfance, en Martinique. Abandonnée pendant un temps à cause de son coût, la culture fut reprise par Lenormand, le responsable du potager du château de Versailles, même si certaines rumeurs prétendaient que sa consommation rendait les femmes stériles. Le tableau du peintre, Hendrik Danckerts, montrant le jardinier John Rose, en 1672 et présentant le premier ananas cultivé en Europe à Charles II, roi

⁵ Gravure extraite de Jean-Baptiste Du Tertre sur la Flore des Antilles, reprise et gravée dans Oexmelin, Alexandre (chirurgien des aventuriers 1666 à 1672), *Les aventures et les boucaniers d'Amérique*, Paris, Éditions du Carrefour, Collection Voyages et découvertes, 1930, p. 225.

d'Angleterre, montre combien il existait entre les nations colonisatrices une guerre de l'image autour de la représentation symbolique du « roi des fruits ».

Loué pour sa beauté, l'ananas prendra une place particulière dans les nombreux décors exotiques des plus beaux intérieurs de l'aristocratie européenne et caribéenne, sous forme d'hanap, de papier peint ou encore d'ornement pour le mobilier d'ébénisterie. L'image décorative des plantes exotiques est particulièrement appréciée dans les familles qui ont des possessions dans les colonies. C'est le cas, par exemple, de l'impératrice Joséphine - née en Martinique - dont le lit d'enfance, encore conservé au Musée de La Pagerie aux Trois-Ilets, est décoré de quatre ananas renversés aux extrémités de ses colonnes, une décoration particulièrement caractéristique du style Louis XVI qui estimait également l'élégance de la pomme de pin dont la forme est proche de la broméliacée.

Dans la peinture, l'image de l'ananas est aussi très appréciée. Incarnant la royauté et la beauté, il est souvent associé à de magnifiques compositions florales, réalisées par les plus excellents peintres académiques. Trônant dans un somptueux bouquet conservé dans un vase de porphyre sur un trépied d'or, l'ananas peint de Jean-Baptiste Belin décore à la fin du XVIIIe siècle un des dessus-de-porte du Château de Fontainebleau.

Dans la lignée des peintres, Jean-Baptiste Oudry, à qui l'on doit de nombreuses représentations d'ananas, ainsi que Jan van Os, Jan-Frans van Dael, dans sa peinture intitulée *Fleurs sur une console de marbre avec ananas*, associait en 1823 la beauté des fleurs aux pétales multicolores à celle du roi des fruits, posé sur une console, une œuvre qui servit de carton pour une tapisserie tissée à la Manufacture de Beauvais. De même Cornélis van Spaendonck, frère de Gérard van Spaendonck, directeur de la Manufacture de Sèvres, réalisera en 1798 une *Nature morte aux pêches à l'ananas*.

Bien sûr, l'ananas n'est pas cultivé exclusivement dans la Caraïbe, mais il représentait dans l'imaginaire occidental un exotisme à la portée de tous. Fruit préféré des rois, il n'est pas étonnant que l'artiste Michel Géo, pour la décoration du Musée des Colonies en 1931, ait choisi de représenter les Antilles françaises, par une créole en costume traditionnel, tenant fièrement un ananas et un homme coupant de la canne à sucre (image 5).

Vers une vulgarisation des images : le rôle des musées

À la fin du XIXe siècle, la création des musées commerciaux et coloniaux à Paris, Marseille ou encore à Bordeaux permit aux Français d'accéder directement à la plante sous forme d'échantillon, d'en connaître les usages, propriétés et coûts.

Inauguré officiellement en février 1896, le musée colonial de Marseille est né sous l'impulsion du Dr Édouard Marie Heckel (1843-1916). Jeune pharmacien de la marine, il s'était spécialisé, dès l'âge de 16 ans, dans l'usage médicinal de la flore

tropicale après avoir parcouru les mers des Antilles, de la Nouvelle-Calédonie jusqu'en Indochine. Après avoir enseigné la pharmacie à Montpellier et à Grenoble, il s'établit à Marseille, en 1877, en tant que Docteur en médecine, et occupera jusqu'en 1913 la chaire universitaire de botanique. Très impliqué dans l'enseignement des sciences coloniales, il répond à un besoin des universitaires, des négociants et des commerçants de mieux connaître les produits issus des colonies en créant à Marseille en 1893, grâce à des financements du Ministère et de la Chambre de Commerce, le premier Institut colonial de France et son musée.

Avec la formation d'un vaste Empire colonial, les marchés s'ouvrirent et se diversifièrent. Ainsi, les Français durent s'acclimater à de nouveaux produits venus des outremer. Très rapidement, les autorités locales s'aperçurent que les Expositions universelles, coûteuses et éphémères, ne suffisaient pas à faire connaître parfaitement ces colonies et cherchèrent dès les années 1880, une nouvelle institution permanente qui pourraient apporter des connaissances diverses sur les produits venus d'ailleurs. L'idée de créer des musées commerciaux et coloniaux qui répondraient aux besoins des négociants apparaît dès les années 1850 dans les principales villes portuaires. Mais il faudra attendre 1883 pour que l'idée s'impose en France, alors qu'elle s'était déjà concrétisée en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en Angleterre. Le ministre du Commerce, Anne Charles Hérisson envoya une circulaire à toutes les Chambres de Commerce afin de les y encourager. A la fin du XIXe siècle, l'idée germa particulièrement dans les villes de Marseille, Bordeaux, Lyon, Lille, Rouen et Dunkerque. Marseille fut la première à concrétiser officiellement le projet avec la création de son Institut colonial.

Pour Heckel, il s'agissait d'enseigner les « choses coloniales » en s'appuyant sur des images concrètes sous forme de collections et d'échantillons de produits naturels ou manufacturés à usage médicinal ou commercial, de photographies sous forme de plaques de verre, méthodiquement étiquetés, légendés, commentés par des publications et présentés au public par une muséographie pédagogique et attractive. Les collections scolaires, qui servaient d'appui et d'images à son cours de pathologie tropicale à l'École de Médecine, étaient essentiellement d'ordre botanique, en provenance pour la plupart de Madagascar, de l'Indochine et de la Guyane.

Invité par la Société des Amis de l'Université de Bordeaux, le 21 mars 1899, Heckel convainquit la capitale girondine d'ouvrir son Institut colonial, qui fut inauguré en 1901. Le musée, à vocation commerciale fut dirigé dans un premier temps par le géographe Henri Lorin de 1901 à 1904, puis par le pharmacien et botaniste Lucien Beille jusqu'à sa fermeture en 1940. Le musée bordelais fut rattaché comme à Marseille à une bibliothèque renfermant des herbiers coloniaux et un service des cultures coloniales, où étaient acclimatées dans des serres tropicales des plantes exotiques et des graines envoyées par le Muséum d'Histoire Naturelle, le Jardin colonial de Vincennes et par les Jardins botaniques créés dans les colonies (des envois réalisés à Bordeaux par

des anciens élèves de l'École de Santé et de la Marine, qui résidaient au Sénégal, en Guinée, en Guyane, à Madagascar, etc.). En 1902, le service des cultures coloniales de Bordeaux possédait, d'après les *Annales de l'Institut colonial*, un grand nombre d'espèces alimentaires, médicinales et industrielles, susceptibles d'intéresser l'agriculture coloniale : caféiers, poivriers, papayers, muscadiers, avocatiers, kolatiers, vanilliers, figuiers, liane à caoutchouc. Comme à Marseille, l'Université de Bordeaux avait fait de l'enseignement colonial une priorité en créant en 1902, un diplôme de médecine coloniale et un cours de pathologie exotique. Fut également créé un diplôme d'études coloniales avec des cours d'agriculture, d'études des produits coloniaux, d'hygiène, d'histoire de la colonisation, de géographie coloniale et des cours d'arabe en partenariat avec l'École Supérieure de Commerce, l'École de Santé Navale et l'Institut colonial.

Dans le cadre de la formation des médecins et des pharmaciens, des collections d'objets ethnographiques s'accumulèrent également comme à Bordeaux ou à Rochefort dans les locaux des universités. Ils permirent la familiarisation des étudiants aux mœurs, aux coutumes et aux pathologies des pays colonisés. Citons, par exemple, l'ouverture en 1901 du musée d'ethnographie et d'études coloniales de la Faculté de Médecine de Bordeaux, créé la même année que le Musée colonial ouvert dans le Jardin Public de la ville, près du jardin botanique d'expérimentation.

L'image banalisée, vers la disparition de l'artiste-botaniste

Sujet d'études et d'expérimentations dans les musées commerciaux ou objet de commerce international, la dimension décorative de la plante tropicale n'est plus autant valorisée, à la fin du XIXe siècle. L'art colonial, exalté par les salons artistiques des expositions universelles, est en pleine effervescence et vulgarise à grande échelle l'image de la flore exotique, désormais présentée au grand public sous la Troisième République comme un vivier exceptionnel de produits commerciaux à exploiter, une véritable promesse politique de relance économique au début du XXe siècle.

Il ne faut pourtant pas oublier les artistes voyageurs (parfois envoyés et financés par une bourse du Ministère) ou locaux, qui eux aussi par leurs imaginaires, leurs regards, leurs sensibilités et leurs quêtes d'un ailleurs moins perverti par une volonté excessive de civilisation, vont à leurs manières populariser les paysages naturels antillais (image 6).

À cela s'ajoute dès la fin du XIXe siècle de nouveaux supports de diffusion avec l'invention de la photographie qui permet de saisir les plantes directement dans leur milieu naturel offrant de multiples possibilités pour les scientifiques et les artistes. Elle s'imposa rapidement sur le dessin botanique, même s'il reste encore aujourd'hui essentiel pour la médecine.

Au début du XXe siècle, le texte prendra l'avantage sur l'image : le nom du photographe disparaîtra au profit de l'auteur tandis que celui de l'illustrateur, autrefois artiste-botaniste reconnu dans le cercle de l'art académique, sera petit à petit dissimulé, voire oublié...

Bibliographie

- Ouvrage
 - Allain, Y.M., 2008, *Passions botaniques : Naturalistes voyageurs au temps des grandes découvertes*, Rennes : Éd. "Ouest-France", DL, 191 p.
 - Allorge, L., 2003, *La fabuleuse odyssée des plantes, les botanistes voyageurs, les jardins des plantes, les herbiers*, Paris : J. C. Lattès, 727 p.
 - Descourtilz, M.É., 1833, *Flore pittoresque et médicale des Antilles, ou Histoire naturelle des plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles et portugaises peinte après les dessins faits sur les lieux par J. Th. Descourtilz*, A Paris : Chez l'Éditeur, rue du 29 juillet, Vol. 4-8 publiés "Chez Rousselon". - 600 Planches en couleur.
 - Poiteau, P.A., Turpin, P.J.F, cop. 2011, *Les fruits de Poiteau et Turpin*, Paris : Éditions Langlaude.
 - Schnapper, Antoine, 1988, *Le géant, la licorne, la tulipe. Histoire et Histoire naturelle* : Flammarion, 1988, 415 p.
 - Tussac, F. R. (de), 1808, *Flore des Antilles, ou histoire générale botanique, rurale, et économique, des végétaux indigènes des Antilles, et des exotiques qu'on est parvenu à y naturaliser*, Paris : Chez l'auteur.
- Actes de colloque :
 - Bogaert-Damin, A.M., 2005, « Qui est l'auteur ? L'illustration des livres de botanique du XVIe au XXe siècle », Actes du colloque « *Voyages en Botanique* », Besançon : ACCOLADE, en ligne.
 - Lamy, D., 2005, « Le savoir botanique par les herbiers : une permanence du travail des cabinets », Actes du colloque *Voyages en Botanique*, Besançon : ACCOLADE, en ligne.
- Ouvrage collectif :
 - Lafont, A. (dir.), 2010, *L'artiste savant à la conquête du monde moderne*, Strasbourg : Presses universitaires, 256 p.
- Article de revue :
 - Lozère, C., 2007, « La création des musées commerciaux et coloniaux à la fin du XIXe siècle », n°25, Aix-en-Provence : *Revue Ultramarines*, AMAROM.

Table des images :

1. Plumier, C., 1688, « Le cacao, cabosse », *Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe*, Paris : BNF.
2. Turpin, P.J., 1818, « Corossol à fruit hérissé », *Flore des Antilles de Tussac*, Paris : Musée nationale d'histoire naturelle.
3. Descourtilz, J.T., 1829, « Vanille aromatique », *Flore pittoresque des Antilles de M.E. Descourtilz*, Tome 8, Paris : Musée nationale d'histoire naturelle.
4. Anonyme, J.B., 1667, *Histoire générale des Antilles de J.B du Tertre*, tome 2, Paris : Musée nationale d'histoire naturelle.
5. Géo, M., 1931, Principales exportations d'origine végétale, huile sur toile, Paris : Musée du Quai Branly
6. Bodard, P., env. 1931-1935, Flore Tropicale, Huile sur toile, 210 x 155, Paris : en vente actuellement, catalogue DROUOT.